

On manque de profs. C'est la crise, ils n'ont pas poussé cette année, réchauffement climatique, été pourri... D'ailleurs ça fait des années qu'on vous le dit : les profs, ils ne poussent plus comme avant. Avant, quand y avait surproduction, les cours s'effondraient, ça pouvait être embêtant. Mais maintenant, des profs, y en a plus. Surtout les profs de maths. Alors qu'est-ce qu'on fait pour les attirer ? Faut avoir des idées. Qu'on se rassure, on en a eu.

On a fait une belle campagne de publicité, sans lésiner, avec des affiches sur les murs et des spots à la radio. Ils étaient beaux, épanouis et divers, ces jeunes qui s'étaient en grand sur le mur pour crier leur désir d'enseigner. Ils faisaient envie, vraiment. Et pourtant, les inscriptions en master enseignement n'ont pas grimpé d'un coup ; mes collègues des facs et des ÉSPÉ me l'auraient dit...

On a fait un concours exceptionnel. Mais, le concours, attention aux apparences, c'est pas lui qui fabrique les profs. Les profs, ils se fabriquent sur des années : on prend un jeune bachelier qui aime les maths (ce qui suppose qu'on les lui a fait aimer), on lui en apprend suffisamment, on lui fait mûrir son projet professionnel, il s'inscrit en master enseignement, bref un long processus. Et si ce processus-là n'a pas été suivi, vous pourrez mettre 25 concours de recrutement : s'il n'y a per-

sonne à recruter, cela vous coûtera cher à organiser et ça ne marchera pas. D'ailleurs ça n'a pas marché.

On tente de ressusciter une pratique qui avait bien fait ses preuves au vingtième siècle (sous le nom d'*IPES*) : le pré-recrutement. Il s'agit de financer les études d'étudiants se destinant à l'enseignement. Mais cela coûte cher, et on a dû vous le dire, c'est la crise. Alors, pour le moment, la mesure (qui a nom *emploi d'avenir professeur* et qui cible les étudiants boursiers des zones sensibles) est loin d'avoir une ampleur adaptée à l'importance des besoins. Mais un groupe de travail se met en place au Sénat, soyez donc rassurés !

On embauche des contractuels. Faut bien mettre des adultes devant les gosses. On peut pas juste les laisser jouer dans la cour. Quoique, des fois, on se demande si ça ne serait pas aussi bien. Un gosse, ça a besoin de jouer. Et puis prof, voyez-vous c'est un métier. Et même un métier souvent dur, qui demande de l'énergie et de la motivation. Alors, en mettant devant les classes des personnes non formées, non aidées, on fabrique surtout de la souffrance : souffrance de l'enseignant mis devant un challenge impossible, souffrance des élèves qui sentent bien que ça ne va pas, souffrance de tout le système, car les dysfonctionnements se répercutent sur tous.

On va chercher les retraités. Ces baby-boomers qui mettent leur employeur dans l'embarras en partant tous à la retraite en même temps. Mais voilà, c'est un métier exigeant, prof. Il faut être au taquet tout le temps. Alors, les baby-boomers sexagénaires, voyez-vous, ils sont fatigués, ils n'ont plus très envie de s'y remettre, même ceux qui ont bien aimé ça autrefois. Et même les quinquas auraient bien envie parfois, eux aussi, de partir à la retraite avant l'heure. Autrement dit : pas grand chose à espérer de ce côté-là.

Bref, on a quelques idées, mais qui tiennent mal la route.

Et quand on en tient un, un prof, un qui a poussé bien droit, un qui a suivi le processus, un qui est motivé, un qui est presque recruté et content de l'être, qu'est-ce qu'on en fait ?

Eh bien, la première année, on en fait un stagiaire. Après de nombreux balbutiements, on semble avoir compris qu'il fallait essayer de procurer à cette nouvelle recrue une formation acceptable\* : pas trop de temps de cours, dans des endroits pas trop difficiles, avec un accompagnement pour cette entrée dans la pratique, et des temps de formation et de réflexion

\* Sauf justement pour les heureux reçus du concours exceptionnel...



théorique en parallèle. On semble revenu, et c'est une bonne chose, sur les errements des périodes précédentes. Voilà donc notre impétrant, après une année, prêt à voler de ces propres ailes. C'est l'entrée dans le métier.

Et là, patatras. Ses rêves s'effondrent. Il rêvait de faire le métier par lequel il était attiré, auquel il avait goûté comme stagiaire. Il rêvait d'avoir son établissement, ses classes, ses collègues. Il se voyait posé, enfin installé dans la durée, après ces années instables et difficiles qui précèdent de nos jours les vrais choix professionnels. Et comme le processus avait été long, dans le reste de sa vie il était déjà pas mal installé, avec des liens, des lieux, des contraintes géographiques.

Le voilà en face du processus d'affectation. Choisir trois académies. Avec un peu de chance (mais tout le monde n'est pas chanceux), se retrouver dans celle de son choix. Émettre des vœux, vingt pour être précis.

Alors, plein d'enthousiasme, et aussi d'inquiétude, il va aux réunions du rectorat, des syndicats, se renseigne, interroge ses pairs. Il fait des vœux très larges, demande courageusement des établissements difficiles, dûment étiquetés. Puis il attend.

Fin juin ou fin août, c'est selon, il peut se retrouver :

- prof à quatre roues, faisant chaque jour des trajets infernaux, qui trouvent son porte-monnaie et minent son énergie,
- bouche-trou assez peu armé pour passer allègrement, et du jour au lendemain, de quinze jours en classe de quatrième à deux mois où il potasse le programme de BTS MUC. Apprendre à sauter du coq à l'âne n'a malheureusement pas été abordé dans son année de stage.

- en poste à l'année sur deux établissements tout aussi mal desservis l'un que l'autre. Il passera son année, transformé en courant d'air, à courir de l'un à l'autre, ne sera chez lui nulle part et aura bien du mal à s'intégrer dans les équipes en place.

- ou, dans quelques rares cas que l'on peine à expliquer tant cette affaire est plus proche d'une loterie que d'un processus compréhensible, comme un prof normal, dans un établissement normal (ça vous rappelle quelque chose ?), qui va faire avec plaisir le métier qu'il a choisi.

Je ne dis pas posséder de solution miracle. Je sais que la machine est lourde, que les pesanteurs sont nombreuses et qu'il y a de vrais problèmes à résoudre. Les procédures d'affectation sont complexes. Elles sont aussi fortement anxiogènes pour le jeune qui doit écrire sa liste de vingt vœux. Une sorte de problème à résoudre pour lequel il lui manquerait la moitié des données. Mais de la moulinette des premières affectations sort souvent une entrée dans le métier parfaitement dissuasive. Chacun de nous a dans ses connais-

sances moult exemples de ce genre. Et ce dans le premier degré comme dans le secondaire, en maths comme dans les autres disciplines.

Prof, ce n'est pas un métier mais mille, selon le cadre, le lieu, le contexte dans lequel on atterrit. Seule une vraie gestion des ressources humaines, tenant compte des réalités des métiers et capable de se soucier des individus pourrait changer la donne. Mais ce concept de gestion des ressources humaines peine à pénétrer dans notre monde de l'Éducation Nationale, pétri de principes d'une rigidité archaïque et souvent bien dénué d'humanité.

Une chose est sûre : tant que les conditions faites aux jeunes entrant dans le métier resteront parfaitement révoltantes, même en période de crise de l'emploi, il y aura pénurie. On n'attire pas les mouches avec du vinaigre, ou comme on dit en Bretagne, *n'eo ket gant an taboulin e vez paket ar c'had* (ce n'est pas avec un tambour qu'on attrape un lièvre).

